

De la progression des démarches pédagogiques en classes de français

Chaque formateur est convaincu de former un futur professionnel «parfait», souvent qualifié d'autonome, responsable, acteur de sa formation.

Or, dans notre vécu de formation, nous percevons la différence entre les discours tenus par les formateurs, la mise en acte en terme de modèles pédagogiques (comprenant les effets attendus sur les étudiants) et le ressenti des apprenants.

Nous nous posons la question du "pourquoi" alors que le projet pédagogique devrait être le garant d'une absence de dissonance entre le discours et les actes. Nous nous posons aussi la question de ce qui pourrait éviter cette dissonance.

Par conséquent, notre questionnement sera le suivant:

- Le rapport au savoir de l'élève et rapport au savoir de l'enseignant : confrontation ou Harmonisation ?
- Comment apprendre ?
- Comment savoir faire faire ?
- Qu'est ce que le formateur met en œuvre pour que l'élève passe de la théorie à la pratique ?

Nous nous sommes interrogés sur les modèles pédagogiques, sur notre vécu scolaire, sur la mise en œuvre des modèles pédagogiques par les formateurs et sur les effets sur nous.

Les éclaircissements suivants tentent de mettre la lumière sur la question de la cohérence entre la place de l'étudiant, le projet et les méthodes pédagogiques pour la construction d'un futur professionnel. Aussi, postulons- nous que "la formation d'un professionnel nécessiterait une adéquation entre les représentations de l'étudiant par le formateur et la place de l'étudiant dans son intervention pédagogique."

Plusieurs modèles pédagogiques favorisent des apports conceptuels concernant des modèles de transmission servant à vulgariser les connaissances acquises à l'université. En effet, le modèle le plus décrié en formation mais, paradoxalement, le plus utilisé demeure le modèle cartésien

qui se caractérise par la clarté de l'exposé ressemblant à un tapis roulant de connaissances selon le principe de l'Émission/Réception.

Dans ce modèle, l'élève est passif même s'il y a les questions du professeur.

Tout est fait pour qu'il n'y ait pas d'erreur. Pour cela, l'élève doit être attentif et l'erreur serait considérée comme une «faute» avec une connotation moralisante synonyme de sanction.

Ainsi, s'il est évident que ce système permet de diffuser une information abondante en un temps limité pour un public nombreux, il n'en reste pas moins clair que sa mise en pratique est conditionnée par plusieurs régulations parmi lesquelles on peut énumérer :

- Le degré de motivation du public : à travers une démarche personnelle et en fonction de ses projets, ce qui demeure difficile en milieu scolaire.
- L'analogie entre la structure intellectuelle du public et celle de l'enseignement (les mots avec les mêmes significations, le raisonnement suivi et compris, la terminologie...). C'est pourquoi, l'écart de connaissances fait que l'un est récepteur alors que l'autre semble le seul émetteur possible et procède à un véritable "gavage" de connaissances.
- La transposition didactique des connaissances de crainte que la surcharge cognitive ne soit un obstacle à leur assimilation du fait qu'elles semblent disproportionnées avec le niveau de l'élève. C'est pourquoi, si toutes les informations sont nouvelles, il y a trop d'informations pour qu'elles soient appropriées ; ce qui est le cas des programmes scolaires.

En bref : ce modèle est critiquable car aujourd'hui, dans le système scolaire, les conditions de fonctionnement ne sont pas réunies ce qui provoque une faible efficacité pratique. C'est dans ce sens que l'autorité du maître est fondée sur l'autorité de la connaissance. Le dialogue, ainsi, n'existe que sous forme de question réponse entre le maître et l'élève. Pis encore, le dialogue entre les élèves est proscrit et le silence est maître.

Ce modèle, qui correspond au cours magistral, ne peut profiter qu'à celui qui a déjà un bagage. Connaissant le niveau actuel de français chez nos élèves, pour les raisons qu'on a précédemment énumérées, on peut affirmer, sans toutefois prendre trop de risques, que ce modèle doit être proscrit dans nos salles de classe parce que, " Enseigner, ce n'est pas remplir un vase,

c'est allumer un feu. " L'erreur comme sanction, une punition au piquet et une absence d'interaction entre l'enseignant et l'apprenant ne doivent plus être évoquées qu'en tant que souvenir lointain de la scolarité de notre enfance. Il faut que l'apprenant soit actif par n'importe quel moyen, il faut qu'il mobilise son activité cérébrale.

Le deuxième modèle proposé par la pédagogie de l'éducation est celui du conditionnement. En effet, le béhaviorisme – dérive du conditionnement animal – est aujourd'hui remplacé par d'autres modèles de psychologie et a donné naissance à la pédagogie par objectifs.

Cependant, il demeure encore un modèle de référence pour l'enseignement, notamment concernant l'utilisation des logiciels informatiques.

Si on avait à le définir, on dirait qu'il découpe la tâche en une succession de petites unités avec une correction au fur et à mesure et une réussite partielle valorisée. Il est fondé sur le principe suivant : "Le Tout est la somme des parties". Il met l'accent sur ce que l'étudiant est capable de faire en terme d'action observable. Ainsi, le comportement et l'apprentissage ne s'opposent pas puisqu'on s'intéresse aux performances concrètement réussies plus qu'aux processus. De plus, l'erreur est considérée comme un "bogue"* : il n'y a pas de sanction mais plutôt une réécriture après avoir encore plus fractionné la difficulté. Il a comme avantages le fait qu'il se centre sur l'apprenant et sur la tâche, qu'il réajuste les exigences selon ce qui est possible, qu'il constitue une pédagogie de la réussite puisqu'il valorise l'apprenant pour stimuler l'apprentissage, qu'il s'assure à tout instant les effets de l'apprentissage et, surtout, qu'il est centré et adapté à chacun selon son rythme. Cependant, cette adaptation n'est efficace qu'au cas où les apprentissages sont restreints de. Mais pour un apprentissage plus vaste, le découpage trop vaste implique une situation pédagogique trop complexe avec une perte de sens et de liens.

Ensuite, on peut affirmer qu'il ne s'assure pas de la compréhension d'une opération mentale puisqu'il est centré sur le résultat et que les critères d'évaluation demeurent – sinon difficiles à mettre en place – trop prenants pour l'enseignant qui est contraint d'achever son programme. Philippe Meirieu, par exemple, reproche dans son œuvre *L'école, mode d'emploi* (Éd ESF– 1985) le fait que "ce modèle ne suit pas la progression de l'élève."

Ce type de pédagogie correspond à une forme presse bouton et à l'enseignement programmé assisté par ordinateur : processus de type stimulus/réponse qui tend à oublier le mental, les désirs... Le conditionnement est, en effet, un découpage de tâches et une récompense pour chaque réussite.

Le troisième modèle coïncide avec le constructivisme où l'intérêt est centré à la fois sur l'apprenant mais aussi sur les processus, d'où le retour au mentalisme. Il se caractérise par un travail sur les représentations de l'étudiant ou les "conceptions alternatives" concernant les contenus et les méthodes de résolution des problèmes pour les faire évoluer. Il est centré sur les interactions entre les élèves, ce qui montre son caractère interactif et épanouissant pour les élèves qui sont les concepteurs de base de leur propre apprentissage. C'est pourquoi, l'enseignant joue le rôle d'un animateur qui essaye d'analyser les erreurs qui ne sont plus considérées comme des déficiences mais plutôt comme des symptômes intéressants pour établir un état des lieux cognitifs et pour en constituer un matériau d'apprentissage indispensable à une prise de conscience afin de dépasser l'erreur.

Ainsi, l'élève apprend avec ses propres démarches, ses appropriations alors que l'enseignant est un facilitateur, un médiateur qui intervient sans se substituer à l'élève (pas d'indices "effet Topaze", pas de négation de la différence et assimilation à une réponse attendue "effet Jourdain" ...). De plus, il stimule l'activité intellectuelle et non seulement le "métier d'élève". On peut aussi souligner la solidité des apprentissages à travers les constructions personnelles ainsi que la possibilité de transfert des acquis.

Cependant, ce système s'avère très prenant étant donné qu'il demeure assez difficile de finir les programmes. Ensuite, on ne peut tout découvrir par soi-même, ce qui débouche sur un épuisement du fait que l'on rencontre une multitude d'obstacles successifs et, qui plus est, constituent souvent le talon d'Achille des apprenants.

L'importance est, de prime abord, donnée au tâtonnement dans l'acte d'apprendre. Il part des besoins spontanés, des besoins naturels des individus puis il prône leur libre expression, leur créativité et leur savoir être. Il paraît donc évident que le processus s'accompagne d'accommodation : le sujet accommode son système de pensée aux exigences de la situation, ce qui lui confère une autonomie encore plus bénéfique, une intelligence pratique susceptible de lui venir en aide face à des situations problématiques. Philippe Meirieu parle de "situation interactive par travail de groupe".

Ce modèle correspond à une philosophie d'apprentissage qui, à partir des représentations des élèves, fait évoluer leurs représentations en favorisant les découvertes, les appropriations, les interactions des apprenants. Cela favorise la créativité à travers le travail en groupe.

La difficulté de la formation est probablement qu'il n'y a pas de bon modèle. Donc il faut rechercher un modèle composite, un développement cognitif activé par des pédagogies flexibles et une structuration souple du milieu familial. Cela n'empêche pas une construction raisonnée du modèle d'enseignement puisque l'importance réside dans l'utilisation des différents modèles de façon logique et pertinente, conformément au moment et à la situation d'apprentissage. L'innovation pédagogique et l'ajout du volet technologie à nos pratiques doivent faire partie du quotidien pour répondre aux nouveaux besoins de formation de nos élèves. Ceux-ci incluent une bonne dose quotidienne en électronique. L'enseignant qui adapte les TIC à sa classe devra graduellement faire de celles-ci un allié intellectuel capable d'être un outil cognitif puissant. Les enseignants qui vont chercher à intégrer les TIC en salle de classe devront s'armer d'une maturité certaine, car il y a tellement de facteurs qui pourraient nous décourager : les ressources matérielles, la disponibilité des appareils et des logiciels, l'espace, etc. Néanmoins, il y a un bout de chemin que chacun peut et doit pouvoir faire afin d'atteindre le but ultime de l'enseignement : former des personnes aussi autonomes qu'ambitieuses.

Karim Ghazouani
Formateur de français